

DANS
SON SILENCE

ALEX MICHAELIDES

DANS SON SILENCE

Roman traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Elsa Maggion



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Silent Patient*

Première publication : Orion Books,
imprint de Orion Publishing Group Ltd (UK), 2019

© Astramare Ltd, 2019

© Calmann-Lévy, 2019, pour la traduction française

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-198-4

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

« Mais pourquoi ne parle-t-elle pas ? »

Euripide, *Alceste*

PROLOGUE

JOURNAL D'ALICIA BERENSON

14 juillet

J'ignore encore pourquoi j'écris ces mots.

Non, c'est faux. Peut-être que je le sais, mais que je refuse simplement de me l'avouer.

J'ignore même comment appeler ce que je commence à écrire. Journal intime me paraît légèrement prétentieux. Ce n'est pas comme si j'avais quelque chose à dire. Anne Frank, Samuel Pepys en tenaient un ; quelqu'un comme moi, non. Et puis le terme de « journal » a un côté trop scolaire. Je me sentirais obligée de m'y consacrer tous les jours, et je n'en ai pas envie. Si cela devient une corvée, je ne m'y astreindrai jamais.

Peut-être que je ne lui donnerai pas de nom. Ce sera un simple cahier dont je me servirai de temps en temps. Voilà

qui me plaît davantage. Une fois qu'on a nommé une chose, on ne la voit plus en entier, on ne sait plus pourquoi elle a de l'importance. On se focalise sur le mot, la plus infime partie en réalité, la partie émergée de l'iceberg. Je n'ai jamais été très à l'aise avec les mots, je pense toujours en images, je m'exprime avec des images, alors je ne m'y serais jamais risquée sans Gabriel.

La dépression me gagne ces derniers temps, pour plusieurs raisons. Je pensais parvenir à le lui cacher, mais il l'a remarqué, bien entendu, il remarque tout. Il m'a demandé comment avançait le tableau, je lui ai répondu qu'il n'avançait pas. Il m'a apporté un verre de vin, et je me suis assise à la table de la cuisine pendant qu'il préparait le repas.

J'aime regarder Gabriel s'affairer dans la cuisine. C'est un cuisinier gracieux, élégant, ordonné. Contrairement à moi. Qui mets tout sens dessus dessous.

Il m'a dit : Parle-moi.

Je lui ai répondu : Il n'y a rien à dire. C'est tellement confus dans ma tête quelquefois. J'ai l'impression de patauger dans la boue.

Il m'a demandé : Pourquoi tu n'essaies pas de noter tout cela ? D'en garder une trace écrite. Cela pourrait t'aider.

Oui, j'imagine. Je vais essayer, ai-je répondu.

Ne te contente pas de le dire, mon amour. Fais-le.

Je vais le faire.

Il n'a pas cessé de me houspiller, mais je n'ai rien fait. Et puis, quelques jours plus tard, il m'a offert ce carnet. La couverture est en cuir noir et les pages sont blanches et épaisses. J'ai caressé la première, sa surface lisse, puis j'ai taillé mon crayon et je me suis lancée.

Il avait raison, bien sûr. Je me sens déjà mieux. Ce cahier est une sorte de libération, un exutoire, un espace où m'exprimer. Un peu comme une thérapie, j'imagine.

Gabriel ne me l'a pas avoué, mais je sais qu'il s'inquiète pour moi. Et pour être honnête, et autant l'être, la vraie raison pour laquelle j'ai accepté de tenir ce journal, c'est pour le rassurer, lui prouver que je vais bien. L'idée qu'il se fasse du souci pour moi m'est insupportable. Je veux ne jamais lui faire de peine, le rendre malheureux ou le faire souffrir. Je l'aime tant. Gabriel est incontestablement l'amour de ma vie. J'éprouve pour lui des sentiments si profonds qu'ils menacent parfois de me submerger. Quelquefois je me dis...

Non, je ne veux pas en parler.

Je vais écrire ici des idées joyeuses et des images qui m'inspirent, des choses qui ont un impact créatif sur moi. Il y aura seulement des pensées positives, gaies, normales.

Aucune pensée délirante n'est autorisée.

PREMIÈRE PARTIE

« Celui qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre constate que les mortels ne peuvent cacher aucun secret. Celui dont les lèvres se taisent bavarde avec le bout des doigts ; il se trahit par tous les pores. »

Sigmund Freud, *Cinq psychanalyses*

CHAPITRE 1

Alicia Berenson avait trente-trois ans quand elle a tué son mari.

Ils étaient mariés depuis sept ans et tous les deux artistes. Alicia peignait et Gabriel s'était fait un nom dans la photographie de mode. Il avait un style caractéristique, il photographiait des femmes à demi faméliques, à demi nues, sous des angles étranges et peu flatteurs. Depuis sa mort, ses clichés ont atteint des prix astronomiques. Pour être honnête, je les trouve assez superficiels. Ils n'ont rien de la profondeur viscérale des meilleures toiles d'Alicia. Bien entendu, mes connaissances limitées en art ne me permettent pas de dire si l'œuvre d'Alicia Berenson passera l'épreuve du temps. Son talent sera toujours éclipsé par sa notoriété, alors il est difficile d'être objectif. Et vous pourriez aussi m'accuser de partialité. Tout ce que j'ai à offrir, c'est mon opinion, pour ce qu'elle vaut. Et à mes yeux, Alicia était une sorte de génie. Au-delà de la maîtrise technique, ses tableaux ont cet

étrange pouvoir de frapper votre attention, de la capter, de la retenir, presque comme dans les mâchoires d'un étau.

Gabriel Berenson a été assassiné il y a six ans. Il avait quarante-quatre ans. Les faits se sont produits le 25 août, par un été caniculaire ; peut-être vous en souvenez-vous, ce furent les températures les plus élevées jamais enregistrées. Le jour de sa mort a été le plus chaud de l'année.

Le dernier matin de sa vie, Gabriel s'était levé tôt. Une voiture était venue le chercher à 5 heures devant la maison où il vivait avec Alicia dans le nord-ouest de Londres, en bordure d'Hampstead Heath, et l'avait conduit à un shooting à Shoreditch. Il avait passé la journée à photographier des mannequins sur un toit pour *Vogue*.

On en sait peu sur la journée d'Alicia. Elle allait bientôt exposer et elle avait pris du retard dans son travail. Il est probable qu'elle l'avait passée à peindre dans le pavillon au fond du jardin qu'elle avait récemment converti en atelier. Finalement, le shooting de Gabriel s'était

prolongé et le chauffeur ne l'avait reconduit chez lui qu'à 23 heures.

Une demi-heure plus tard, leur voisine Barbie Hellmann entendait plusieurs coups de feu. Elle appelait la police, et une voiture du poste de Haverstock Hill était envoyée à 23 h 35. En un peu moins de trois minutes, elle arrivait chez les Berenson.

La porte d'entrée était ouverte et la maison plongée dans l'obscurité ; aucun interrupteur ne fonctionnait. Les agents de police traversèrent le couloir jusqu'au salon et inspectèrent la pièce munis de leurs lampes torches. Ils découvrirent Alicia près de la cheminée, vêtue d'une robe d'un blanc presque spectral. Elle ne paraissait pas consciente de la présence de la police. Elle était pétrifiée, figée – une statue sculptée dans la glace –, et une peur étrange se lisait sur son visage. Elle semblait affronter une menace invisible.

Un pistolet gisait sur le sol. À côté, dans la pénombre, Gabriel était assis, immobile, les chevilles et les poignets ligotés à une chaise avec du fil de fer. Tout d'abord, les agents le